

**New York, ville ouverte**  
*Open city* de Teju Cole, Random House, 259 p.

Sherry Simon

---

Numéro 239, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65878ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Simon, S. (2012). Compte rendu de [New York, ville ouverte / *Open city* de Teju Cole, Random House, 259 p.] *Spirale*, (239), 72–73.

# New York, ville ouverte

ROMAN 

PAR SHERRY SIMON

OPEN CITY de Teju Cole  
Random House, 259 p.

Il y a de ces livres dont les phrases continuent de résonner longtemps après la lecture. On se trouve à en imiter les cadences, formulant de nouvelles pensées dans les jours qui suivent, à la manière de, conscient d'être habité par l'imagination puissante d'un autre. Dans le cas du premier roman de Teju Cole, cette résonance est plus prenante encore, puisqu'elle se conjugue avec une activité particulière, celle de se déplacer dans une ville. C'est que *Open City* est à la fois un récit et un mode d'emploi urbain. Le roman est constitué essentiellement d'une longue série de promenades nocturnes à travers New York, ballades racontées par un narrateur dont la sensibilité est composée à part égale de curiosité et de détachement. La rythme lent et le caractère surprenant des phrases rappellent Max Sebald, la fascination pour New York et une certaine attirance pour la culture européenne évoquent Paul Auster. Mais l'intelligence de Teju Cole est bien à lui. Cet Américain né au Nigeria, photographe et historien de l'art, fait surgir sous les pavés de New York des mondes aussi divers que l'histoire de l'esclavage ou le passage de Gustav Mahler au New York Philharmonic Orchestra, tout en menant une réflexion sur la solitude parmi la foule bigarrée de cette ville.

Le narrateur, Julius, est un médecin en train de compléter sa formation. Il prend l'habitude d'errer dans la ville pour décompresser après des journées difficiles à l'hôpital. Les premières pages du roman campent un personnage solitaire qui aime s'accompagner de voix étrangères, écoutant à la radio des chaînes dont il ne comprend pas la langue, préférant des auteurs qu'il lit en traduction — Barthes, Peter Altenberg, Tahar Ben Jelloun. Il s'entoure de « voix lointaines » qui constituent

pour lui des « fugues sonores ». Cette figure pourrait s'appliquer aussi aux voix qu'il « rencontre » dans la rue, à cette foule de personnages qui ont chacun un récit qu'ils offrent volontiers à l'inconnu qu'est le narrateur.

*Open City* est une œuvre hybride, sui generis, faite de promenades, d'observations, de rencontres, de discussions. Dans ses déambulations, le narrateur fait souvent la rencontre de personnes avec qui il engage la conversation. Ce sont parfois des amis, mais le plus souvent des gens croisés dans des magasins, ou, lors de son voyage en Belgique, rencontrés dans l'avion ou dans un point de service internet. L'alacrité avec laquelle ils livrent leurs histoires tient de l'in vraisemblable, et en effet le ton placide du narrateur est parfois source d'un certain effet surréel.

L'écoute est un thème central du livre et l'une des premières méditations sur ce thème a lieu au début du récit quand Julius entre dans un magasin de disques et décrit la manière dont il se laisse couler dans les « couleurs étranges » de la musique de Mahler que l'on fait jouer sur place. Il reconnaît la voix de Christa Ludwig dans *Das Lied von der Erde* et identifie l'enregistrement comme celui dirigé par Otto Klemperer en 1964. Subjugué par la musique, il s'assoit, puis quitte le magasin se sentant incapable d'assimiler l'intensité de la musique dans cet endroit public. Tout de même, il est poursuivi par *Der Abschied* et le lendemain encore la musique de Mahler déborde sur toutes ses activités. « Il y avait une nouvelle intensité dans les objets les plus ordinaires de l'hôpital... comme si la précision de la texture orchestrale avait été transposée au



monde des choses visibles ». Un épisode à la toute fin du roman fait écho à cette expérience, et c'est l'écoute, cette fois-là, de la neuvième symphonie de Mahler à Carnegie Hall. Le narrateur remarque qu'il est, comme d'habitude, le seul Noir présent dans la salle, et réfléchit sur l'aisance avec laquelle les Blancs de New York naviguent entre les espaces hybrides de la ville et les espaces exclusivement blancs. Suit une description de la neuvième symphonie qui est à la fois précise et évocatrice, à commencer par le « grand navire qui quitte le port » pour avancer vers le calme et la concentration de la fin. Au cours de sa description, cependant, Julius rappelle l'obligation pour Mahler de quitter Vienne à cause de provocations antisémites en 1907, son séjour frénétique à New York, puis l'annonce de la maladie qui le tuera dès son retour en Europe en 1911.

La mort est une figure omniprésente dans ce roman. Depuis celle du professeur Saito, vieil ami de Julius, avec qui il renoue lors de ses errances dans la ville et qui mourra quelques mois après la première rencontre, en passant par celle de la professeure V, historienne des peuples amérindiens, accablée par la tristesse et la cruauté de l'histoire qu'elle découvre, jusqu'à celle de Mahler qui hante le livre en entier.

Le caractère extrêmement réservé du narrateur fait que nous connaissons peu de choses sur lui — à l'exception d'un épisode qui rappelle un moment difficile de son enfance au Nigeria. Lorsqu'il voyage en

Belgique, c'est apparemment pour prendre contact avec une grand-mère qu'il n'a pas vue depuis des années. Cependant, il ne fait qu'un effort dérisoire pour la trouver. On sait qu'il est en brouille avec sa mère, et un coup de théâtre vers la fin du livre suggère qu'il aurait pu être l'auteur de gestes violents à l'endroit d'une amie. Autant de mystères qui planent sur le roman, pour suggérer sans doute que l'œil qui observe n'est pas nécessairement neutre ni vertueux.

Mais ce qui frappe surtout, c'est combien les rencontres dans la ville peuvent apaiser la solitude. Le contact établi n'est pas superficiel, et certaines relations vont

durer, par exemple l'amitié que le narrateur noue avec un jeune Palestinien rencontré en Belgique et avec qui il a eu des discussions politiques. Il y a un respect civique qui émerge de ces pages, l'idée que l'errance dans la ville et ses quartiers peut mener à des liens substantiels.

*Open City* est un premier roman. Il est rare d'ouvrir un livre et de se sentir immédiatement en confiance, entre bonnes mains, mené avec intelligence le long d'un parcours totalement imprévisible. Julius marche lentement et nous ralentissons le pas pour prendre son rythme et admirer, éblouis, ce qu'il voit.



# Rutilance et intensité intérieure

PAR HERVÉ GUAY

## LE FUSIL DE CHASSE d'après le roman de Yasushi Inoué

Adaptation de Serge Lamothe, mise en scène de François Girard,  
Production de Parco Theater (Japon) et de l'Usine C,  
À l'Usine C, du 7 au 10 septembre 2011.

## EMILY DICKINSON d'après des textes d'Emily Dickinson

Adaptation et mise en scène d'Oleg Kisseliov.  
Production de La Demeure, Au Théâtre La Chapelle, du 21 septembre au 1<sup>er</sup> octobre 2011.

La duplicité et l'épaisseur des secrets qui sont au cœur du *Fusil de chasse* de l'écrivain japonais Yasushi Inoué (1907-1991) font de ce roman un objet doté d'une théâtralité certaine. Derrière le rideau des apparences, ces pages exposent à la vue de tous le double-fond d'existences demeurées opaques jusqu'à la fin, même pour les proches des êtres tourmentés qui s'y confessent. Pareillement, le secret s'avère le ferment de bien des intrigues théâtrales. Nombreuses sont les pièces, en effet, qui reposent sur d'habiles mensonges et de voyants travestissements jusqu'à ce que ce manège soit démasqué

pour le plus grand plaisir des spectateurs. Bref, si ce n'était que de sa propension au secret, *Le fusil de chasse* n'offrirait aucune résistance à la représentation. Mais ce roman comporte une autre dimension avec laquelle la scène a plus de mal à composer : la forme épistolaire dans ce qu'elle a d'intime et de littéraire à la fois. Tel est donc le défi qu'a dû relever François Girard comme metteur en scène en portant ce livre d'une cruelle beauté à la scène. Or par certains côtés, les trois récits au féminin ne manquent pas de s'y épanouir et, par d'autres, ils ne cessent de revendiquer leur appartenance à la littérature dans ce

qu'elle a de plus irréductible à un plateau de théâtre.

L'adaptation de Serge Lamothe conserve d'ailleurs l'élégant subterfuge trouvé par Inoué pour authentifier la fiction aux yeux du lecteur. Un poème paraît dans une revue de type *Chasse et pêche*. Un lecteur se reconnaît dans la description qui y est faite d'un homme portant un fusil de chasse. Pour des raisons obscures, il écrit au poète et lui transmet trois lettres que lui ont fait parvenir des femmes en lui demandant de les lire, puis de les brûler. L'une est de la fille de sa maîtresse, la